

Introduction

Sur les traces tunisiennes et brésiliennes de Jean Duvignaud

Comment rendre compte de l'œuvre-monde de Jean Duvignaud, où se font écho les voix de la littérature et de la philosophie, du théâtre et de l'anthropologie, de l'histoire et de la sociologie, de la psychanalyse et de la poésie, de la peinture et de l'architecture? Comment rendre compte d'une œuvre où articles et essais, drames et romans, se répondent et s'emboîtent au long d'une carrière intellectuelle de plus de soixante ans, et où des thèmes récurrents sont sans cesse ramenés au rivage, sous une forme nouvelle, par les grandes marées de sa pensée¹? Bondissant d'une ligne de crête à l'autre, *béant aux choses futures* comme il aimait à le dire avec les mots de Montaigne, préférant guetter l'inattendu plutôt que se résoudre à l'étude des certitudes bien rangées des structures, Duvignaud et son œuvre mettent au défi commentateurs et biographes.

On peut essayer de commencer par le début : c'est en 1921 qu'il vient au monde à La Rochelle. Mais de suite les choses se compliquent. Élevé par une nourrice martiniquaise, elle inocule en l'enfant qu'il est alors, un désir d'ailleurs qui ne le quittera plus jamais : « Louise m'apporte un monde. La vie créole me devient familière : la parole, l'accent, les chansons, les danses surtout. J'ai appris des berceuses martiniquaises avant de connaître les chansons françaises, et si l'on est de la patrie des chansons qu'on apprend durant l'enfance, alors j'appartiens aux tropiques. [...] Mes départs, l'amitié du soleil, l'insondable joie que j'éprouve à vivre sous les tropiques ou au Maghreb sont-ils étrangers à la douceur de la paume des mains de Louise sur ma joue? [...] Des millions de bacilles du monde noir ont envahi mon corps. L'oubli n'a pas de prise sur le désir²... » Sa vie bascule, comme pour tant d'autres de sa génération, pendant la guerre. Réfugié à Marseille, avec d'autres camarades de la khâgne du lycée parisien Henri-IV, il participe à l'aventure de l'éphémère revue *Fusées* et publie, avec Jacques Gaucheron, le drame *Jésus des Mages*, où il fait endosser à l'un de ses personnages la quête

qui sera la sienne au long de son œuvre : « je vais chercher des hommes. Je pars chercher un frère³ ». En 1943, pour échapper au service du travail obligatoire, il abandonne la khâgne et rejoint le Sud de la France. Dans cette longue errance, il fait l'expérience de la liberté et connaît l'épreuve de la clandestinité puis de la Résistance : « le paysage du temps présent est obscur, et nous y naviguons à l'estime⁴ ».

Au lendemain de la guerre, il cherche, par l'écriture de fictions *Le Sommeil de juillet* (1947), *Quand le soleil se tait* (1949), *Le piège* (1951), à comprendre ce monde nouveau qui s'ouvre. Il participe alors à *Contemporains*, la revue de Clara Malraux. Critique de théâtre à la *Nouvelle Revue française*, il fonde en 1953, avec Roland Barthes, la revue *Théâtre populaire*. Elle accompagne l'éclosion de ce nouveau théâtre que symbolisent les pièces d'Adamov, Ionesco ou Beckett, et les mises en scène de Roger Blin, de Jean Vilar. Il dirige la collection « Les grands dramaturges » aux éditions de l'Arche, qu'il inaugure, en 1954, par un volume consacré à Georg Büchner. Jeune agrégé de philosophie (1947), il privilégie une approche socratique de l'enseignement, et fait jouer à de jeunes lycéens, parmi lesquels Georges Perec, le *Woyzeck* de Büchner : pour la première fois au théâtre apparaît un homme qui n'est rien, et qui pourtant questionne le sens de la vie sociale.

Sa rencontre avec Georges Gurvitch, professeur de sociologie à la Sorbonne, sera décisive : ce dernier l'invite en effet à réfléchir à une sociologie du théâtre. Et c'est ainsi, comme écrivain, qu'il entre en sociologie, pour chercher dans la vie collective ce que la fiction lui avait montré : l'appel des possibles. Chercheur au CNRS, puis assistant à la Sorbonne (1956-1960), il traque en Grèce, en Italie, la naissance du théâtre et de la tragédie. Il n'en oublie pas pour autant ce théâtre nouveau dont il rend compte dans ses chroniques aux *Lettres nouvelles*, à *L'Express* puis à *L'Observateur*.

Des lectures assidues qu'il entreprend alors, il retire de l'œuvre de Durkheim la notion d'anomie, et pousse à son terme cette intuition qu'à chaque changement que connaît une société, se font jour des désirs et des besoins nouveaux, qui anticipent vers le non encore vécu. Ernst Bloch, dont *Le principe espérance* a également profondément marqué son œuvre, qualifiait cette conscience anticipatrice d'utopie. Utopie ? assurément, mais à condition de se démarquer de celle qui avait pris brusquement la forme d'un cauchemar : le stalinisme. En 1956, après avoir quitté le parti communiste, il participe à la fondation de la revue *Arguments*, avec Edgar Morin et Kostas Axelos : loin des idéologies figées, des dogmes et des concepts, ils éprouvent ensemble une métaphysique du possible. Il rendra compte de cette faille des idéologies dans un essai publié en 1960, *Pour entrer dans le xx^e siècle*.

Cette même année, décidé à chercher hors d'Europe d'autres chemins créatifs, il accepte un poste de maître de conférences de sociologie à l'université de Tunis. C'est là, dans le bouillonnement de ce laboratoire pour les jeunes nations décolonisées, qu'il prépare sa thèse d'État, mettant en lumière la figure d'Antigone, cette jeune fille qui a osé violer un interdit : « Un

grand nombre de faits obscurs dans les sociétés traditionnelles anciennes ou contemporaines montre que la vie sociale procède [...] à une sélection dramatique qui tend à isoler de la masse commune ou anonyme, un individu qui n'est pas toujours [...] en accord avec le rôle dont il doit exécuter toutes les attitudes qu'il implique⁵. » Découvrant avec ses étudiants le petit village de Chebika, au sud de la Tunisie, il semble alors retrouver, en la personne de Rima, une lointaine héritière de l'héroïne de Sophocle. Initié à la complexité du Maghreb par le grand arabisant Jacques Berque, et sensible à la micro-sociologie de son maître Gurvitch, il publiera quelques années plus tard les résultats de cette enquête anthropologique⁶, dont Jean-Louis Bertucelli tirera un film (*Les remparts d'argile*, 1971) : « Qu'aurais-je fait si je n'avais pas trouvé à Chebika [...] que les coutumes ont moins d'importance que les pratiques créatrices qui [...] témoignent de cet excès de vitalité dont chaque communauté dispose. [...] Chebika me libère de l'idéologie. Il me replace au foyer de la création possible. Il m'arrache au fatalisme de l'histoire et de la raison⁷. »

Après la soutenance de sa thèse (*Les ombres collectives. Sociologie du théâtre*, 1965), il est nommé professeur à l'université Tours. Il y conduit avec ses étudiants de nombreuses enquêtes collectives, dans la veine de l'école de Chicago : *Les tabous des Français*, *La banque des rêves*, *La planète jeune*. Il n'en oublie pas pour autant les voyages, pour traquer l'inattendu qui tisse la trame du vécu social : « En quittant l'Europe, j'ai appris au Maghreb d'abord, puis en Afrique, et surtout au Brésil, que le discours écrit ne réduit jamais la diversité de l'expérience collective [...]. Après avoir fréquenté, de 1962 à 1977, les *terreiros* du candomblé, les *babalorixás* ou les mères de saints, rayonnantes et hilares, les groupes d'umbanda de Rio de Recife ou Fortaleza, j'ai mesuré l'importance de ces moments, de ces "passages à vide" qu'on ne peut conceptualiser, ni sans doute nommer, parce qu'ils échappent au discours social qui les contourne sans les pénétrer⁸. »

En 1972, avec le philosophe Paul Virilio et l'écrivain Georges Perec (« un complice, un ami⁹ »), Duvignaud fonde la revue *Cause Commune*, pour lire le texte du monde et envisager l'insurrection du possible¹⁰. *Fêtes et civilisations* (1973) est justement consacré à ces éphémères moments de rupture imprévisible, de subversion collective, détachés de toute finalité sociale mais semant, çà et là, les germes du changement. C'est cette même philosophie qui est à l'origine de la Maison des cultures du monde (1982), fondée par Chérif Khaznadar, et que présidera Duvignaud. Pour accompagner cette aventure, une nouvelle revue voit d'ailleurs le jour, *L'Internationale de l'imaginaire*, pour « faire connaître les multiples figures de la création dans les régions différentes du monde contemporain¹¹ ».

À Paris, où il professe désormais (il a été élu en 1980 à l'université de Paris 7), il poursuit ses travaux sur la *Sociologie de l'art* (1984). En 1986, son essai sur *La solidarité* est récompensé par l'académie de Dijon, cette même académie qui avait, plus de deux siècles auparavant, couronné Rousseau et *Le Contrat social*. Encore une fois, il oppose aux sécurisants liens de sang

et au mythe des lignages qui les accompagne, l'inquiétante complicité des affinités électives, ces cellules motrices de l'espoir et de l'utopie. Les titres de quelques-uns de ses ouvrages (*Le langage perdu*, *Le sous-texte*, *L'anomie*, *Le don du rien*, *L'oubli*, *Le pandémonium du présent...*) dessinent ainsi les contours de ses thèmes de réflexion : la genèse, l'entre-deux, ces régions instables où les certitudes sécurisantes des structures sociales sont battues en brèches par la spontanéité de créations et gestes inattendus.

*
**

C'est la singularité de ce regard qu'a souhaité questionner le colloque organisé à La Rochelle en novembre 2021, à l'occasion du centenaire de sa naissance¹². Un colloque hébergé au Centre Intermondes, dont la création est justement née d'une proposition de Jean Duvignaud : au début des années 2000, de retour dans sa ville natale, il suggère au député-maire de La Rochelle, Maxime Bono, d'organiser un groupe de réflexions autour d'un projet de « Maison des Humanités (Intermondes) ». Les réflexions aboutissent en 2003 : l'association Intermondes sera présidée par l'historien Guy Martinière (Jean Duvignaud étant président d'honneur)¹³.

Ce colloque du centenaire faisait donc le pari de privilégier le regard décentré, adopté par Duvignaud dès les années 1950, faisant le constat d'un occident étrié et épuisé dans ces certitudes, et partant pour cela à la rencontre des cultures du monde... Entre la Tunisie et le Brésil se joue en effet l'ouverture au monde de Jean Duvignaud. Dans ces lieux de révélation (« Nous avons tous nos Tipasa. Ce sont des niches, des matrices où, à l'abri, germent et bouillonnent les semences de l'imaginaire¹⁴ »), demeurant pour toujours les pôles magnétiques de sa pensée, il peut donner libre cours à une intuition qui, depuis longtemps, le travaille au corps, celle de la véhémence des pratiques imaginaires : « tout récemment la conscience est venue à l'Européen que la connaissance des peuples non européens pouvait amener la culture occidentale à découvrir ses limites et, partant, à trouver chez d'autres peuples des formes d'expérience qu'elle ignorait ou méprisait [...]. Il reste encore quelque chose à penser et ce quelque chose devrait nous bouleverser, peut-être nous amener à nous détacher de l'Europe, peut-être nous aider à construire un nouvel humanisme qui ne soit pas une idéologie comme les autres¹⁵... ». La connaissance de l'œuvre de Gilberto Freyre n'est peut-être pas étrangère à cette ouverture. C'est d'ailleurs en 1956, dans *Les Lettres nouvelles*, qu'il écrit pour la première fois sur le Brésil en publiant un vif plaidoyer pour l'ouvrage de Gilberto Freyre, *Maîtres et esclaves*¹⁶, thématique qu'il reprendra en 1957, dans le deuxième numéro de la revue *Arguments* : « Freyre nous semble avoir apporté quelque chose de neuf [...] en France [où] il n'existait pas encore un seul ouvrage capable de décrire la vie dans sa complexité et ses incidences diverses, ses perspectives polyvalentes. En lisant Freyre, il a semblé à certains d'entre nous que le grand rêve de Marcel Mauss se trouvait réalisé, non en France, mais dans un pays sous-développé¹⁷. » L'œuvre de Jacques Berque sur

le Maghreb, tout comme celle de Roger Bastide sur le Brésil, ne sont pas non plus étrangères à cette ouverture : « De longues conversations à Carthage, à Sidi Bou Saïd, de colloques à l'université Ibn Khaldoun, de voyages dans le Sud et à Chebika naquit une amitié. De la part de Berque, nul effort pédagogique. Comme avec un autre anthropologue aujourd'hui disparu, Roger Bastide, la connaissance germa de rencontres inopinées, de la découverte d'une plante. [...] Je traverse ainsi le mur des apparences. Je pénètre une vie inconnue jusque-là et qui ne ressemble guère à celle que l'Occident se fait du Maghreb¹⁸ » ou du Brésil.

Les actes de ce colloque sont organisés en trois parties. Ils s'ouvrent par des témoignages : c'est d'abord Khalil Zamiti, le premier étudiant de Jean Duvignaud à l'université de Tunis, son traducteur lors des longues enquêtes à Chebika, qui revient dans un entretien sur l'œuvre tunisienne de son maître, fondateur de la chaire de sociologie de l'université de Tunis. C'est ensuite Chérif Khaznadar, poète et metteur en scène, qui a vécu avec Duvignaud l'aventure du théâtre d'Hammamet, avant de fonder la Maison des cultures du monde et de proposer à Duvignaud d'en assurer la présidence. C'est enfin le politiste brésilien Paulo Elpidio de Menezes Neto, qui, par l'entremise de l'Unesco, a invité Duvignaud à Fortaleza pour aider organiser le tout jeune département de sciences humaines de l'université fédérale du Ceará.

La deuxième partie est consacrée à des lectures : amis, anciens étudiants, compagnons de route ou lecteurs, chacun à sa manière revient sur un aspect de l'œuvre. Et d'abord, pour comprendre ce passage de l'écrivain à l'anthropologue, Madeleine Gobeil-Noël interroge sa pratique de l'écriture romanesque comme véhémence de l'être, insistant sur « l'allégresse d'être sous le masque d'une forme ou d'une fiction ». Laurent Vidal, pour sa part, scrute les années 1960 de Jean Duvignaud, où les voyages font glisser le pur romancier qu'il souhaitait être vers l'ethnographe, qui scrutera dans une veine faulknérienne les sociétés en mutation.

Les textes suivants questionnent, pour leur part, la façon dont le déplacement du savant a pu conduire à un déplacement du savoir. L'œuvre tunisienne est d'abord étudiée par Charles Illouz (« Supposons que tu es un visiteur qui vient pour une offrande ») qui propose une relecture sensible de *Chebika*, interrogeant autant les pratiques d'enquête (la « microsociologie ») que d'écriture de Duvignaud (avec la « théâtralisation de la vie quotidienne retrouvée »). Bechir Tlili propose pour sa part de revisiter *Chebika*, soixante ans après les débuts de l'enquête ethnographique, se demandant si ce texte demeure encore aujourd'hui d'actualité, et si cet état de dislocation ou d'effondrement du village constitue encore aujourd'hui le trait saillant de la paysannerie de Chebika. L'œuvre brésilienne est envisagée sous l'angle singulier des rapports intellectuels entretenus par Duvignaud avec Roger Bastide. Fernanda Arêas Peixoto propose une lecture des itinéraires brésiliens de Jean Duvignaud et Roger Bastide en privilégiant le lien entre art et science. Guy Martinière pour

sa part propose une relecture de quelques textes de Jean Duvignaud consacrés à Roger Bastide et sa lecture de la culture brésilienne.

Vient ensuite un ensemble de lectures qui portent leur attention sur les rapports qu'entretient une œuvre placée sous le sceau de la curiosité, avec la fête et l'imaginaire. C'est Jean-Pierre Corbeau d'abord, revisitant un portrait inédit de Jean Duvignaud, écrit dans les années 1990, sous la forme d'une promenade entre les thèmes de l'anomie, du jeu et de l'imaginaire, dressant les contours d'une sociologie de la curiosité. Vient ensuite David Le Breton qui rappelle que « L'ailleurs est là où l'on est » – aussi, pourrait-on dire. Ce faisant, il éclaire une disposition d'esprit propre à Jean Duvignaud : la quête de chemins de traverse pour vivre dans le don du rien, ce rien qui confère à l'existence individuelle et collective toute sa valeur. Thierry Paquot engage de son côté une réflexion sur « l'esprit de la fête » qui marque la pensée de Duvignaud, une fête qui ne répond (du moins jusqu'à ses tentatives de marchandisation) à aucune finalité, mais dont la capacité à fédérer les *flux d'excès* demeure un puissant catalyseur social. Thomas Mouzard s'interroge pour sa part sur la façon dont l'œuvre de Duvignaud pourrait être à la source d'un « droit à l'imaginaire » : en procédant à une coupe dans ses écrits sur l'imaginaire publiés dans la revue *Cause Commune* en 1976 et en 1979, il traque la genèse d'une lecture pragmatique de l'imaginaire, créateur de solidarités permettant le dépassement de la réalité sociale.

La troisième partie part d'une anecdote souvent racontée par Jean Duvignaud : enseignant à Tunis en même temps que Michel Foucault, ce dernier lui a déclaré : « tu vois, pour moi on retiendra l'enfermement, tandis que pour toi, ce sera l'anomie ». La partie s'ouvre ainsi par le texte inédit d'une conférence prononcée à l'université de La Rochelle, en avril 2000, dans le cadre du séminaire « Limites seuils et franchissements ». Jean Duvignaud revenait sur la façon dont il a découvert la notion d'anomie, et construit sa propre interprétation. Le deuxième texte réfléchit à la valorisation de cette œuvre-monde, avec le texte de Laurène L'Hermite, qui envisage le recours aux humanités numériques pour la valorisation et reconnaissance de son œuvre¹⁹.

Laurent VIDAL

NOTES DE FIN

1. *Le Grabuge* est le titre d'un scénario de film (1967), avant de revenir dans un de ses romans (*L'Empire du milieu*, 1971); l'anomie occupe un chapitre de sa thèse (*Sociologie du théâtre*, 1965) avant de devenir un livre (en 1986); « Le prix des choses sans prix » est un chapitre du *Jeu du jeu* avant de devenir un essai (2001); le rire est un chapitre du *Don du rien* (1977) avant de devenir un ouvrage (1985); il évoque le baroque dans *Fêtes et civilisations* (1973), le kitch dans *Genèse des passions dans la vie sociale* (1990) avant d'intituler un ouvrage *B.K. Baroque et Kitsch, imaginaires de rupture* (1997)...
2. Jean DUVIGNAUD, *Le Ça perché*, Paris, Stock, 1976, p. 37-38.
3. Jacques GAUCHERON et Jean DUVIGNAUD, « Jésus des Mages », *Fusées*, n° 3, Marseille, Robert Laffont, 1942, p. 175.
4. Jean DUVIGNAUD, *L'oubli ou la chute des corps*, Paris, Actes Sud, 1995, p. 52.
5. Jean DUVIGNAUD, *Sociologie du théâtre. Sociologie des ombres collectives*, Paris, Presses universitaires de France, 1999 (1965), p. 29.
6. Jean DUVIGNAUD, *Change at Shebika. Report from a North Africa Village*, New York, Pantheon Books, 1967; *Chebika*, Paris, Gallimard, 1968; repris dans la collection « Terre humaine » (Plon, 1991).
7. Jean DUVIGNAUD, *Le Ça perché*, op. cit., p. 221.
8. Jean DUVIGNAUD, *Le don du rien. Essai d'anthropologie de la fête*, Paris, Stock, 1977, p. 57 et 61. Sur l'importance du Brésil dans son œuvre, voir deux articles de Jean DUVIGNAUD : « Le Brésil dans "sa" sociologie, la sociologie "dans" le Brésil », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. XXXII, 1962, p. 91-104; « A-t-on découvert le Brésil? La sociologie française et l'école de São Paulo dans les années 1950 », *Cahiers des Amériques latines*, n° 34, 2000, p. 73-78.
9. Jean DUVIGNAUD, « Retour sur un itinéraire », in David LE BRETON, *Le théâtre du monde. Lecture de Jean Duvignaud*, Montréal, Presses de l'université de Laval, 2004, p. 203.
10. Jean DUVIGNAUD, « La subversion », *Cause Commune*, n° 1, Denoël/Gonthier, mai 1972, p. 2-9.
11. Voir à ce sujet le numéro spécial de *Internationale de l'Imaginaire*, n° 23, « L'Internationale de l'Imaginaire de Jean Duvignaud », Paris, Actes Sud, coll. « Babel », 2008. À signaler aussi Françoise GRÜND et Chérif KHAZNADAR, *Atlas de l'imaginaire*, préface de Jean Duvignaud, Paris, Maison des cultures du monde/Favre, 1996.
12. Colloque « Jean Duvignaud, de la Tunisie au Brésil, à la rencontre des cultures du monde », La Rochelle université – Centre Intermondes, 21-22 octobre 2021 (colloque organisé par Mathieu Duvignaud, Charles Illouz, Chérif Khaznadar, Guy Martinière et Laurent Vidal. Sous la responsabilité de Laurent Vidal [CRHIA – La Rochelle université; président du Centre Intermondes/ethnopôle Humanités océanes]).
13. Et en novembre 2021, sous la présidence de Laurent Vidal, Intermondes obtient le label ethnopôle du ministère de la Culture, lors de la réunion du comité du patrimoine ethnologique et immatériel auquel participait Chérif Khaznadar. La thématique de l'ethnopôle? Les « Humanités océanes », à savoir l'ensemble des communautés ou sociétés littorales et insulaires dont l'histoire et le développement sont le fruit de contacts et connexions interocéaniques, d'où ont surgi nombre de créations et créolisations. Autant dire, un héritage de la pensée de Jean Duvignaud, lorsqu'il cherchait à construire un autre humanisme, débarrassé de sa gangue idéologique.
14. Jean DUVIGNAUD, *Le jeu du jeu*, Paris, Balland, 1980, p. 156.
15. Jean DUVIGNAUD, *Pour entrer dans le XX^e siècle*, Paris, Grasset, 1960, p. 153.
16. Jean DUVIGNAUD, « De l'esclave au métis », *Les Lettres nouvelles*, décembre 1956, p. 801-808.
17. Jean DUVIGNAUD, « Encore Gilberto Freyre », *Arguments*, n° 2, février-mars 1957, p. 32. En 1962, après sa première mission au Brésil, Duvignaud publie dans les *Cahiers internationaux de sociologie* : « Le Brésil dans "sa" sociologie, la sociologie "dans" le Brésil » (vol. XXXII, p. 91-104) et fait le point sur l'apport du Brésil à la connaissance sociologique en général : « En fait cet immense pays se cherche. Il hésite entre divers types de sociétés. Il est un exemple frappant de l'impossibilité de prévoir à longue échéance l'avenir d'une société en la déduisant de ses formes antérieures. La sociologie, ou plus exactement les sociologies brésiliennes, est dominée par le drame qui oppose à tous les niveaux de la société l'effervescence

